



ABBE LACURIA (1806-1890)

Portrait de Félix Thiollier inséré dans sa préface aux « Dernières confidences du génie de Beethoven » de Lacuria. Paris - Bibliothèque de l'Occident, 1902.

Introduction

Il n'est pas de plus beau destin que celui du génie dans l'obscurité. » Jules Barbey d'Aurevilly.

APPROCHES DE LA VIE DU MAITRE

« L'homme admirable dont le nom va probablement pour la première fois parvenir au grand public, l'abbé Lacuria, est mort, (en 1890), aveugle, pauvre, obscur. Je n'hésite pas à le considérer comme un des plus grands théologiens platonisants et pythagorisans qui aient existé... Par une froide après-midi, je montai au panthéon et par la rue de la Vieille-Estrapade, j'arrivai au 11 de la rue Thouin. Au dernier étage, mansardé, je frappai ; une voix dit : " Entrez ". Je me trouvais dans une première pièce aux rayons pleins de vieux livres en ordre et j'aperçus par la porte ouverte, dans une seconde chambre, également tapissée de livres, une figure inoubliable. A côté d'un vieux poêle éteint, sur lequel se trouvaient des boîtes de lait concentré, un homme âgé était assis dans un fauteuil de paille. Accoutré d'une vieille lévite de cocher, les pieds dans une ancienne boîte à ordures pour conjurer le froid du carreau, le plus grand penseur de son temps dressait une tête fine et belle, d'une aristocratie surprenante, un peu semblable à celle de Gobineau mais à la fois plus ample et plus délicate... La

sérénité de ce génie en pleine misère m'arracha des larmes qu'il ne vit pas, car il était déjà à demi aveugle par surcroît de malheur... » (1).

Paul François Gaspard Lacuria était ardent comme saint Paul, doux et mystique comme François d'Assise, porteur d'or et chercheur d'étoiles comme Gaspard le mage, cette évocation de l'homme par Joseph SERRE, récapitulé de façon lapidaire, mais très exacte LACURIA : il naît à Lyon le 6 janvier 1806, Petite-Rue-des-Orfèvres, n° 36, emplacement qui deviendra à partir de 1851, 13, place d'Albion (2). Baptisé le 8 janvier à l'église Saint Nizier, c'est à l'ombre des tours Saint-Jean et près de cette paroisse où il fut baptisé, que Lacuria verra s'épanouir son enfance, nourrie d'une profonde spiritualité, au milieu d'une famille d'artistes et d'artisans, en cette époque où l'artisan était fidèle au bon travail et fier de son outil, et où la prétention à l'art n'était ressentie que par ceux qui deviendraient ultérieurement des maîtres. Le père de Lacuria était orfèvre bijoutier, comme son frère Joseph, et les deux frères de Paul François Gaspard par contre, Jean-Louis et Louis-Clément, s'illustreront dans la peinture lyonnaise et deviendront des amis de Janmot et des disciples d'Ingres (3).

Joseph Serre, dans son Discours de réception à l'Académie des Belles Lettres, Arts et Sciences de Lyon, signale que lorsque notre futur abbé était élève au petit séminaire Saint-Jean (4), il avait dû trouver dans les célèbres chants de la maîtrise, les échos de cette harmonie surnaturelle qui dominera ultérieurement son œuvre.

L'année 1826, marque l'entrée en première année au grand séminaire de Lyon, du jeune appelé au sacerdoce : Lacuria a vingt ans. Tonsuré le 31 mai 1828, ce n'est que six ans plus tard qu'il recevra les ordres mineurs jusqu'à 1 acolytat : le 20 décembre 1834 et le sous-diaconat le 14 mars 1835. Les ordres majeurs, le diaconat et le presbytérat lui seront conférés le 31 juin 1835 et le 28 mai 1836, la tonsure et tous les ordres lui ayant été conférés par Mgr de Pins. Cet intervalle de six années que l'on constate à la lecture des registres conservés au séminaire Saint Irénée, correspond à l'intervalle des interruptions d'inscription aux années de séminaire : la troisième année correspond à 1828 et Lacuria n'effectuera ses quatrième et cinquième années qu'en 1834. L'année suivante il effectuera ses diaconales (6).

L'explication de ces six années d'absence du grand séminaire correspond peut-être à l'appel au service national, Lacuria n'a alors que vingt-trois ans et reviendra terminer sa formation ecclésiastique qu'à l'âge de vingt-neuf ans. Renseignements pris auprès du service historique du ministère de la Défense, il apparaît que conformément à la loi du 2 juin 1824, le service militaire est à cette époque fixé à huit ans (7). Dans cette hypothèse, Lacuria aurait-il bénéficié d'une dispense ou d'une exemption de deux années ? D'autres hypothèses peuvent être mises en avant : Mgr de Pins est nommé en 1824 administrateur apostolique du diocèse alors qu'il était évêque de Limoges. A cette occasion, Jean Paul Gaston de Pins reçoit le titre d'archevêque d'Amasie. Fier d'une noblesse qui, prétendait-il remontait à Pépin le Bref, de peu d'envergure intellectuelle, il était intransigeant en doctrine et en politique et assez peu ouvert sur son temps où il ne voyait dans la liberté qu'une licence effrénée. Cependant, effacé et prudent, il réussit à guider son église dans des moments difficiles. Lacuria, comme le montre plusieurs lettres inédites de Lacordaire, Montalembert, Lamennais que nous avons publié en d'autres lieux (8) se rattache au mouvement du catholicisme libéral dès au moins 1832 sinon avant cette époque, et peut-être Lyon qui semble un des centres de ce mouvement, amène à l'égard de certains prêtres et séminaristes des sanctions disciplinaires, comme le renvoi temporaire de certains d'entre eux, la fermeture du séminaire ? Lyon en outre, dans l'ensemble de son clergé refuse la Révolution de Juillet, et on reprochera au clergé de ne pas prier pour Louis-Philippe à la messe. Cette année 1830 est importante, peut-

être pour expliquer l'éventuelle fermeture dès lors du séminaire, car ce n'est que plus tard que Mgr de Pins se résignera à prier pour Louis-Philippe et à enlever les fleurs de lys, symbole de « l'Ancien Régime » qui ornaient croix et monuments.

Les révoltes ouvrières, de 1831-1832 puis celle d'avril 1834, participeront peut-être à l'explication des tensions entre le clergé et le régime et d'une éventuelle fermeture — que nous n'avons pu vérifier encore — du séminaire. Si le clergé reste neutre dans la révolution des canuts du 21 novembre 1831, les autorités soupçonnent l'Eglise de Lyon de complicité avec les revendicateurs, à cause de son opposition à la Monarchie de Juillet. Mgr de Pins refuse de se rendre à une réception à l'hôtel de ville à laquelle l'invitait le duc d'Orléans venu à Lyon pour rétablir la situation. Quant à la deuxième révolte, celle d'avril 1834, elle est beaucoup plus politique que la première et bien que ne visant toujours pas le clergé, ayant besoin de locaux, les révoltés transformeront plusieurs églises en hôpital. Ces troubles lyonnais sont peut-être, après les premières thèses avancées : service national, répression contre le libéralisme catholique au niveau de la hiérarchie, la troisième possible explication de cet intervalle étonnant de six années dans les études ecclésiastiques de Lacuria. Quelques jours après son ordination presbytérale, l'abbé Lacuria reçoit du comte Charles de Montalembert, cette lettre de Paris, en date du 18 juin 1838 :

« Monsieur l'abbé,

« C'est avec une bien vive reconnaissance que j'ai reçu l'aimable et touchante marque de souvenir que vous avez bien voulu me donner par votre lettre du 31 mai.

« Je m'associe du fond du cœur à toutes les graves et saintes pensées qui doivent remplir votre âme dans ce solennel moment où vous venez d'être investi de cette magnifique puissance sacerdotale, plus grande aujourd'hui que jamais, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise pour l'amoindrir. Croyez que le souvenir de nos anciennes relations me sera toujours doux et précieux. Comme vous, je me félicite de la pensée que les erreurs auxquelles nous avons été entraînés n'étaient que dans nos idées et non dans nos intentions. Dans celles-ci, il n'y a certes rien dont nous ayons à rougir ni que nous dussions regretter.

« Aussi, Dieu nous a-t-il récompensé de la pureté de nos cœurs et de la tendresse de notre affection pour sa Sainte Epouse, en nous arrêtant à temps, où est tombé celui qui était si bien fait pour nous inspirer une confiance aveugle. Que de belles choses il y a encore à faire pour l'Eglise et le bien aujourd'hui. Comme tout est disposé pour recevoir la précieuse semence de la vérité.

Malheureusement, les obstacles viennent surtout de là même d'où devraient venir les secours et l'encouragement. Il y a une certaine classe de gens religieux qui n'ont de satisfaction que lorsqu'ils ont chassé l'espérance de tous les cœurs ! Mais courage : Dieu nous rendra au centuple ce que nous avons dépensé pour lui de confiance et de persévérance.

« Je le prie souvent de veiller sur le précieux établissement où vous faites vos premières armes. J'espère qu'on y goûte un peu de notre université catholique.

« Recevez la sincère expression de mon affectueux dévouement.

Le Comte Charles de Montalembert. » (9)

Quand, en 1836, l'abbé Lacuria devient prêtre, d'après le registre des diaconales de 1835, il est déjà enseignant à l'Institut d'Oullins, au château du Perron, et selon Joseph Serre, il aurait d'abord professé à Saint Nizier. Cette institution d'Oullins, dont nous sommes certains qu'il fut l'un des fondateurs — bien que le clergé romain et certaines brochures de l'époque ne veuillent le reconnaître (10) — répondait à ce nouvel élan de l'Eglise de France dont Lyon était l'un des pôles essentiels depuis 1815, celui pour le clergé et l'Eglise de réorganiser l'enseignement.

Comme le souligne avec justesse Jean Comby (11), une foule de congrégations de prêtres, frères et de religieuses apparaissent à cette époque en proposant l'un ou l'autre de ces trois buts : les enfants à instruire - les déshérités à secourir - les non chrétiens à évangéliser. Dans cet esprit, trois compagnons d'ordination de Jean-Marie Vianney, les pères Jean-Claude Collin, Marcelin Champagnat et Louis Querbes fonderont la Congrégation des prêtres maristes et des clercs de Saint Viateur pour former des missionnaires, des instituteurs et des catéchistes, cela en 1816, en 1821 pour son compte, André Coindre, fondateur des Frères du Sacré-Cœur, s'occupera des orphelins. Pendant ce temps, les anciens ordres reprennent force et vigueur.

En ce qui concerne Lacuria, il fondera — en y mettant tout son patrimoine — avec trois autres prêtres, les abbés Dauphin, Chaîne et Bourgeat, un collège au Perron ; la réussite étant remarquable, les bâtiments devenant insuffisants, il faudra transporter le collège à Oullins, où les quatre prêtres feront l'acquisition d'un château, ancienne propriété des archevêques de Lyon.

Félix Thiollier qui fut l'un de ses élèves écrit à cet égard à propos de Lacuria :

« Il remplit un rôle très utile. Comme professeur de littérature, il trouva le moyen de se faire respecter sans jamais donner la moindre punition, et dès le premier jour, son influence sur les enfants fut extraordinaire ; pendant les récréations, il était entouré d'un grand nombre d'élèves ; il leur faisait d'utiles conférences mêlées à des drôleries, contes, rêves, etc., émettant des idées personnelles à propos de philosophie et de sciences diverses, décrivait le bonheur des élus, chantait et interprétait les grands maîtres, spécialement Beethoven avec un petit filet de voix aigrelet ; et quand arrivait une terrible reprise de l'orchestre, ses efforts surhumains pour atteindre la grandeur de la situation, aboutissaient généralement à une extinction de voix ou un accès de toux. Le final de la symphonie en ut mineur lui était particulièrement redoutable, mais aux reprises de violoncelles, la voix ne pouvait jamais atteindre les profondeurs ; elle s'éteignait subitement, ce qui amenait un désappointement général, car on aimait à l'entendre. Chez lui en effet, l'émotion remplaçait tout et le modeste instrument qu'était son larynx chétif, permettait cependant de comprendre la beauté des mélodies de Beethoven, au moins autant que les violons de certains virtuoses.

« Par exception, un seul élève abusa de son indulgence extraordinaire, et profitant d'un moment de distraction du professeur, il l'aspergea avec de l'encre. L'abbé se contenta de lui dire : " Vous devez être fier ! Les bêtes à foin ne seraient pas capables d'en dire autant. " Les camarades se chargèrent de punir le coupable et jusqu'à la fin de sa vie, M. A. fut appelé par eux : Bêtafoin.

« En dehors des classes et des récréations, Lacuria dirigeait la musique de l'école, spécialement les chants religieux. Il composait des cantiques entonnés avec entrain par tous les élèves ; le motif était d'accord avec les paroles joyeuses relatives au paradis, aux concerts des anges, à la glorification de la Vierge, etc. Pendant son professorat, l'abbé Lacuria entraîna la vocation religieuse d'un grand nombre d'élèves et plusieurs d'entre eux sont devenus des prêtres éminents. Citons le R. P. Captier, ancien directeur d'Arcueil et victime de la Commune, et son frère, ancien supérieur de Saint-Sulpice » (12).

Je profite de cette évocation du R. P. Captier pour donner au lecteur cette appréciation que le R. P. J.-A. Girard,, o. p., porte dans son livre consacré au R. P. Captier, au sujet de l'élève et du professeur : *« la rencontre à ce moment d'un éducateur épanouissant, l'abbé Lacuria, lui permit de s'ouvrir pleinement au vrai, au beau et au bien » (13).*

L'enseignement que Lacuria prodiguait à ses jeunes élèves dût être tout à fait extraordinaire : une seule passion le nourrissait ; cette affection qu'il portait à tous les hommes par ses écrits et à ces jeunes gens par son verbe ; celle de prêcher et vivre intensément, c'est-à-dire

simplement et sans relâche, l'amour que Dieu a pour sa création. Hors de la lecture des cours, des notes, des cahiers divers, dont l'essentiel est conservé, il suffit à notre sens de seulement, pour s'en persuader, lire les contes de Lacuria. Dans la préface que Joseph Serre écrit à l'occasion de la première publication (sans date) de ces deux contes, il commence ainsi son propos : « Plus d'un peut-être s'étonnera, s'il connaît Lacuria par les Harmonies de l'Etre, que le métaphysicien transcendant d'un pareil livre, le penseur qu'on a nommé le Pythagore français, le saint génial des nombres, le théologien des forces et des fluides, de la gamme et de l'arc-en-ciel ; que le sidéral contemplateur de la nature et de l'infini, qui voyait non seulement tout en Dieu comme Malebranche, mais dans la Trinité catholique dont il a fait la loi de l'être et donné la formule la plus profonde et la plus universelle, ait pu tirer de son même esprit, écrire de sa même plume, des contes pour enfants, pleins de fées et de génies, d'aventures supra humaines et ultra mythologiques, des contes fantastiques à la Perrault, mais d'un Perrault plus éblouissant, plus féerique encore, et qui semble atteindre les dernières limites de l'essor le plus enchanté que l'imagination puisse donner à ses ailes.

« Est-ce bien le philosophe étonnant des sections coniques, de la distinction du nombre 2 , qui songe à nous redire, par la bouche naïve d'un bon vieux solitaire au bord d'un lac bleu, les prestigieuses légendes du génie Aor et de la fée Noxou, ou l'odyssée digne des Mille et une Nuits, de la jeune Mélissa assoupie un jour, comme la Belle au Bois dormant, dans la forêt magique et sauvée, après des péripéties sans nombre, par la clé de diamant cueillie au sommet de la tour ? » (14).

Pour notre part, nous ne saurions nous étonner : n'y a-t-il pas toute une pédagogie de l'amour, du bien et du beau dans toute l'œuvre du maître, et dans ces écrits qui émerveilleront davantage encore, à notre avis, les adultes et les adolescents, que les enfants ?

Le maître commence ainsi le récit de son premier conte :

« Un vieux solitaire, assis sur le bord d'un lac, contemplait dans une douce rêverie, un beau coucher de soleil. Il fut distrait par un léger bruit qui se fit à ses côtés ; et s'étant retourné, il vit un jeune homme au front soucieux, qui regardait le lac d'un air étrange. " Mon fils, lui dit-il, pourquoi ces nuages sur votre front ? — Pourquoi, répondit le jeune homme, vous ne savez pas encore à votre âge ce que c'est que la vie ? Vous êtes bien heureux d'être dans cette ignorance. — Ignorance ! dit le vieillard en jetant sur le jeune homme un de ces regards qui sondent jusqu'au fond du cœur, et qui lui fit éprouver un frisson involontaire. Mon fils, ajouta-t-il, vous vous croyez le privilégié de la douleur, et vous vous trompez, votre sort est le sort ordinaire parce que la terre est le séjour du mensonge. Mais nous nous raisonnerons demain ; aujourd'hui vous n'êtes pas calme, venez vous reposer cette nuit dans ma cabane et en nous en allant pour nous préparer au sommeil, je vous dirai un de ces contes qui amusaient mon enfance " ; disant cela, il prit le bras du jeune homme et commença ainsi... (15).

« ... Le lendemain matin, l'ermite sortit avec le jeune homme qui se disposait à regagner sa demeure ; il avait pleinement gagné la confiance de son hôte, aussi celui-ci fit le long du chemin un récit complet de ses malheurs réels et imaginaires. " Vraiment, dit-il en finissant, il y a des moments où la vie n'a plus de sens et où l'on serait tenté de la quitter brusquement. " En disant cela, il jetait un long regard sur le lac près duquel ils étaient arrivés. " Comment dit l'ermite, c'est vous qui me dites cela ? Vous qui entrez à peine dans la vie réelle ! Vous qui n'avez rien payé de votre dette à la société, qui n'avez rien réalisé de la destinée que vous a assignée la Providence ! Au moment de commencer, vous reculez lâchement parce que tout ne vous sourit pas, parce que comme les autres vous rencontrez des obstacles et qu'il faut lutter ! Homme de peu de cœur, écoutez l'histoire d'une jeune fille dont le courage et la constance feront honte à votre pusillanimité. " Alors, il commença le conte suivant... (16).

« ... Le jeune homme avait écouté attentivement le récit de l'ermite. " Mon père, dit-il, quand il eut fini, je ne trouve à votre conte qu'un défaut. — Lequel mon enfant ? — C'est d'être un conte. — Quel bonheur si tout cela était vrai et si le bien triomphait enfin du mal. Oh ! que je voudrais être à la place de Mélissa.

« Mon fils, reprit le vieillard, croyez-vous qu'il soit donné à l'imagination de l'homme de surpasser les splendeurs de la vérité par ses rêves ? Non, Dieu est plus grand que le cœur de l'homme- La vie vous paraît pleine de misère, d'incertitude, de désespoir. Vous ne voyez partout que difficultés et problèmes insolubles. Pourquoi doutez-vous de Dieu, de sa puissance, de sa bonté et de sa justice ?

« Ayez la foi, et la foi comme la clé de diamant dénouera tous les problèmes qui désespèrent votre intelligence ; elle renversera les obstacles qui effraient votre faiblesse et vous découvrira les pièges que vous cache votre ignorance.

« Mais la foi est incompatible avec l'orgueil et la présomption.

« Ayez donc avant tout l'humilité qui, comme le cordon mystérieux, vous rendra invisible aux autres et surtout à vous-même.

« Oui, mon fils, ayez l'humilité et la foi. Et je vous promets une immortalité plus brillante que celle de Mélissa.

« — Merci mon père, dit le jeune homme, vous m'avez fait du bien ; désormais je n'irai plus au bord du lac avec de sinistres projets " » (17).

Cette pédagogie n'a pas seulement pour canal des contes, la puissance de Lacuria s'élançait avec une ardeur égale dans toutes les directions de l'intelligence, aussi passionné de science que de mystère, de géographie que de musique, d'art que de métaphysique ou d'exégèse, de religion que de liberté, il se plaira toujours à suivre par sa pensée la convergence de tous ces rayons vers un point central dont il trouvera la loi, point central où toutes les oppositions, toutes les antinomies de l'esprit humain viendront se résoudre dans l'harmonie : c'est sa foi qui lui en a ouvert le chemin, et ce jeune qui de très bonne heure avait renoncé à la vie profane et qui à vingt ans entra au grand séminaire, cet homme épris d'unité, consacra sa vie à l'étude et à l'amour de la vérité vivante. Lacuria n'était pas du monde, et le monde le rejeta.

Quand en 1844 Lacuria achève la première version de ses *Harmonies de l'être exprimées par les nombres*, il se trouve toujours professeur à Oullins. Joseph Serre — est-il besoin d'une nouvelle confirmation ? — signale combien l'influence de notre saint abbé n'était pas seulement intellectuelle, mais spirituelle, fluïdique, sur les enfants et cela, d'une façon extraordinaire. Il avait des méthodes pédagogiques personnelles, nous l'avons entrevu. Lacuria se livrait « car il y faut un cœur entier » disait-il, à sa grande tâche d'éducateur avec une ardeur d'artiste et d'apôtre. Ce qu'il appelle « l'art vivant » dans ses *Harmonies*, c'est la production du chef d'œuvre humain, c'est la paternité spirituelle, c'est l'éducation qui était pour lui l'art suprême, la vraie création esthétique et morale. Et, ajoutait-il, « dans l'art vivant comme dans les autres arts, et plus encore, l'artiste se reproduit lui-même. Ce seul mot explique bien des choses ». De ce grand art, Lacuria fut un habile ouvrier. Plus d'un homme est reconnaissant à ce génial éducateur de la décisive orientation vers le bien qu'il imprima, à son âme : l'un de ses élèves écrivait à Joseph Serre : « Lacuria à qui je dois tout ce qui m'a permis de m'élever au-dessus de la boue, était un saint, un philosophe, un enfant, un être absolument supérieur, aussi simple que le curé d'Ars. » (18).

En 1844, Lacuria, nous venons de le signaler, achève la première version de ses *Harmonies*. Immédiatement, il se heurte à l'incompréhension de ses confrères cofondateurs du collège d'Oullins. Dans l'avertissement de l'édition de 1847, il expliqua pourquoi l'édition — devenue plus rare encore que l'édition de 1844, parce que celle-ci ne fut adressée qu'à des amis et ne fera pas l'objet d'une vente publique — ne sera disponible pour le public que trois ans après son annonce : j'invite le lecteur à se reporter à cet avertissement, qui est celui de la présente édition.

La séparation qu'il envisageait, se déroulera effectivement : arrivé dans la capitale avec les membres de la famille Thiollier, dont les quatre enfants à Oullins avaient été ses élèves, il se fixera jusqu'en 1851, 32, quai de Béthune avec tous ses amis. Félix Thiollier qui ne précise pas qu'il s'agit en fait de sa famille, décrit en premier lieu, ce voyage en diligence :

« A cette époque, les voyages étaient longs, difficiles et les nuits douloureuses ; on changeait souvent de véhicule, discutant continuellement avec des compagnons ou des cochers grincheux. Au lieu de s'entasser dans le coupé, l'intérieur ou la rotonde, l'abbé et ses élèves préféraient monter sur l'impériale et se casaient tant bien que mal au milieu des malles abritées par une bâche lourde et traînante. Il fallait mettre pied à terre au bas de chaque montée et accomplir un terrible exercice de gymnastique. Ses compagnons, enfants à cette époque, ont gardé l'impérissable souvenir de ces rudes exercices. L'abbé, de même que son ami Topffer, acceptait tout gaiement et devenait bientôt le boute en-train d'une joyeuse caravane... Pendant les relais, le bonheur était suprême ; on se reposait sur les chaises boiteuses et dépaillées devant une table de bois blanc tendue, couverte de verres opaques et remplis de vin aigre. Tout paraissait gai : l'odeur d'écurie, la forme des maisons recouvertes de chaume grisâtre, le chant du coq, des oies ou des dindons, la buée qui s'élevait au-dessus des chevaux, la prestance de l'aubergiste, les vases de toute espèce suspendus aux buissons et la longue plaine du Bourbonnais elle-même qui est cependant bien morne et monotone, si elle n'est pas recouverte par un ciel nuageux éclairé par les feux du crépuscule » (19).

C'est ainsi, comme nous l'avons déjà signalé, qu'en 1847, Lacuria arrive à Paris, et demeurant le professeur de ses anciens élèves, deviendra leur précepteur jusqu'en 1851, où la famille Thiollier quittait Paris pour Saint-Etienne.

Avant d'évoquer la vie parisienne de Lacuria, promenons un rapide regard vers Oullins. Après le départ de Lacuria, une évidente conséquence devait naître de l'erreur commise par ses confrères. Oullins qui avait été fondé selon les principes de Lacordaire, c'est-à-dire dans le cadre d'une pensée à la fois chrétienne et libérale, et qui avait en outre été placé sous le vocable de saint Thomas d'Aquin, amena les trois prêtres Dauphin, Chaîne et Bourgeat, à s'interroger sur le devenir de ce qu'avait été ce brillant collègue. C'est alors que vint à plusieurs jeunes professeurs de l'institution, la pensée de s'appuyer sur un ordre religieux et d'assurer ainsi la perpétuité de l'œuvre commencée. Le R. P. Chocarne précise à cet égard, les détails suivants :

« En 1851, ils s'en ouvrent (les professeurs évoqués ci-haut) d'abord au père Lacordaire qui demande le temps de la prière et de la réflexion, et ensuite aux anciens directeurs dont l'abbé Chaîne qui leur répond : " Je mourrais heureux si je sentais Oullins entre les mains de l'ordre de Saint Dominique ". L'année suivante, l'idée de l'affiliation bénie de Dieu avait pris racine et grandi. Les directeurs propriétaires étaient disposés à céder la maison au père Lacordaire à des conditions favorables et, d'autre part, quatre jeunes professeurs d'Oullins s'offrirent à revêtir l'habit de Saint Dominique et à revenir, après leur année de noviciat, prendre en main la direction de leur cher collègue. Le contrat fut conclu sur ces bases et, le 25 juillet 1852, jour où l'institution célébrait sa fête patronale de Saint Thomas d'Aquin, M. l'abbé Dauphin, en présence du père Lacordaire, des maîtres, des élèves et d'une nombreuse assistance d'amis et de parents, proclama solennellement à la chapelle, la transmission du collège à l'ordre de Saint Dominique » (20).

Ce fut certainement un jour de très grand bonheur pour le père Lacordaire. N'écrivit-il pas la veille à Mme Swetchine :

« Que je voudrais que vous visitiez cette magnifique maison d'Oullins, sur un coteau qui domine le Rhône et d'où l'on découvre Lyon, les montagnes du Bugey, les Alpes et la plaine du Dauphiné ! Dieu nous gâte en beaux endroits ; à une merveille en succède une autre ; et quelquefois, je suis épouvanté de tout cela, tant je m'en sens indigne. Dieu me traite en Fanciullo, comme un enfant, sans

conséquence, avec lequel on fait des folies, sans se compromettre. Tout se trouve en Dieu, même les tendresses qui étonnent parce qu'on n'en voit pas la raison » (21).

C'est le 1er octobre suivant que Lacordaire emmènera à Flavigny les quatre premiers novices, ce sont les R. R. P. P. Captier, Cedoz, Mermet et Mouton. Ce tiers ordre enseignant allait être une innovation dans la famille dominicaine.

Aujourd'hui, [la première version de ce texte paraissait en 1978] le collège d'Oullins est toujours un lieu d'enseignement dépendant des Dominicains : nous y reviendrons un instant, à propos de la sépulture de Lacuria qui est une affaire « non classée ». Je remercie le R. P. Catherine, Op., de l'accueil qu'il a bien voulu me réserver ainsi qu'à mon compagnon René Clairand, lors de ma visite à Oullins, et je renouvelle mes remerciements à René Clairand qui m'a toujours accompagné dans mes voyages lyonnais et dont je suis redevable de bien des services accomplis dans le cadre de mes recherches.

Après cette parenthèse, citons quelques anecdotes sur la vie de l'abbé Lacuria à Paris, lors de son séjour quai de Béthune. Félix Thiollier écrit à cet égard :

« Les passants étaient rares et l'abbé très distrait se promenait en lisant son bréviaire entre les ponts Saint-Louis et de la Tournelle. Cependant, il lui arrivait de curieuses aventures causées par sa distraction. Certain jour, il trébucha, tomba sur un [homme à terre] et changea de chapeau contre le sien ; il saluait au hasard et se trompait drôlement ; un autre jour, il rencontrait un obstacle, faisait un détour en disant : " Pardon Monsieur ! ". Il s'adressait à un cheval ! Un dimanche d'été, il avait joué avec des enfants dans la forêt de Saint-Germain, il y oublia sa soutane et revint dans un bien curieux accoutrement... » (22).

Il est un point d'histoire que nous n'avons pu contrôler, malgré nos recherches auprès d'éminents musicologues. S'il est certain qu'en 1847 Gounod presque inconnu alors, porta la soutane pendant quelque temps, et que c'est sous cet habit qu'il fréquenta le quai de Béthune, Joseph Serre avance pour sa part que ce serait Lacuria — affirmation qui sera reprise par Raymond Christoflour — qui aurait enseigné à Gounod, tout jeune, la technique de l'art musical (23). Joseph Serre précise dans cette même étude à propos de Lacuria musicologue : *« Intime avec plusieurs musiciens, il écrivait de 1850 à 1865, en cette période de fièvre et d'innovation musicale, nombre d'articles pour la défense de Gluck, de Beethoven, de Berlioz et de Wagner, génies alors très discutés, et il fut l'un des premiers à proclamer la vérité aujourd'hui triomphante. Il écrivit en 1869 à un ami qui avait échangé des horions avec un siffleur pendant l'exécution de l'ouverture de Lohengrin, au concert Padeloup : " En ma qualité de prêtre, je ne peux hélas ! vous féliciter d'avoir donné plus de coups que vous n'en avez reçus : mais je serais capable de vous donner l'absolution ; cela me ferait même plaisir " » (24).* [nous avons retrouvé depuis l'écriture de ces lignes en 1977, une lettre inédite de Gounod à Lacuria.]

A Paris comme à Lyon, outre des musiciens, les amis de Lacuria étaient nombreux : Ledos, le grand physiognomoniste, Adrien et Joséphin Péladan, Flandrin, Delaroche, Chevanard, Borel, Janmot, artistes peintres, l'historien lyonnais Emile Charveriat, Mme Reyssac, cousine d'Alfred de Musset, Beluze, parent du curé d'Ars, Desbarolles, le célèbre chiromancien, Blanc de Saint-Bonnet, le philosophe, les dominicains d'Arcueil dont plusieurs étaient ses anciens élèves comme le R. P. Captier...

Félix Thiollier, sur l'époque où Lacuria était son précepteur, nous fournit encore parmi d'autres anecdotes, celles-ci manifestant avec la paix et la joie du maître, la certitude de sa confiance absolue en Dieu : *« Le 28 février 1848, vers sept heures et demie du soir, on était réuni à*

la fin d'un repas autour de la table et l'abbé pelait une pomme ; tout à coup on entendit une fusillade dans la direction de la halle aux vins. Une vitre fut brisée par une balle qui se logea dans le mur. Grand émoi de la famille, surexcitation de la maîtresse de maison dont le mari était absent. " Monsieur l'abbé, dit-elle, nous sommes en danger, aidez-nous, cherchons des matelas pour couvrir les vitres. — Madame, répondit l'abbé, le calme est toujours une chose excellente et nous devons profiter de tout ce qui est bon ; commençons donc par nous calmer ; cette pomme est des meilleures, savourons-la également, et quand j'aurai fini, je serai à votre disposition pour aller chercher des matelas. Mais Dieu sait beaucoup mieux que nous-mêmes ce qui doit arriver, et s'il lui plait de nous faire envoyer des balles dans la tête, il est inutile d'essayer de l'en empêcher. »

« Pareil raisonnement n'était pas goûté par la maîtresse de maison qui eut bien d'autres émotions le lendemain. Entre deux fusillades, l'abbé trouva amusant de mener sur une barricade, le plus jeune de ses élèves âgés de six ans. On revint sans blessures, mais on comprend la réception. " Allons-nous-en dit l'abbé et n'écoutez pas ces invectives ! Ta mère veut te transformer en bourgeois ; consolons-nous en pensant que nous avons vu de belles barbes et que l'on n'en voit jamais autant dans cet appartement » (25).

Les amis de Lacuria quittèrent Paris en 1851 ; il essaya encore de s'occuper de professorat et fut admis dans des familles opulentes et aristocratiques qui ne comprirent guère la valeur de leur hôte, car les singularités de son caractère dissimulaient trop son mérite réel. On n'y appréciait pas non plus les derniers quatuors de Beethoven, ce qui l'indigna et le décida à partir.

Dès lors, après avoir mis tout son patrimoine dans la fondation du collège d'Oullins, l'abbé Lacuria alla s'installer 11, rue de Fourcy, qui deviendra en 1865, 11, rue Thouin (26), au dernier étage de cet immeuble, lui le désargenté pour toujours ; durant quarante années, indifférent à l'indigence, inaccessible à l'amertume, dénué de tout et rayonnant de béatitude ; il vivra dans ce décor si pauvre évoqué par Péladan.

Solitaire dans cette retraite de la rue Thouin, Lacuria le deviendra ; certes, ses amis viendront le visiter. Mais n'avait-il pas écrit, celui-là même qui très tôt, nourri de spiritualité, avait répondu à l'appel de Dieu dans un total abandon à la Divine Providence : « *Le prêtre n'a point de famille, non parce que son cœur s'est endurci, ou rétréci, mais parce que sa famille est le monde.* » Comme le pense avec justesse Joseph Serre, Lacuria ne méconnaissait pas la beauté et le charme des sentiments plus restreints. Celui qui écrira la Fleur de l'amour, n'ignorait rien des aspirations naturelles et des délicatesses du cœur humain. Mais, s'écria-t-il : « *Regardez autour de vous, tout n'est-il pas misère et douleur ? N'entendez-vous pas le concert de plaintes qui s'élève de la terre ? Vos frères et vos sœurs sont dans le travail et la souffrance, et vous choisissez ce moment pour vous isoler et vous enivrer dans votre rêve d'amour ? Et vous songerez à vous bâtir un palais à vous seul, dans le désert où tous sont sur la terre nue ?... Songez d'abord à sauver vos frères, à remplir votre vie de travail et de dévouement* » (27).

Le penseur retiré du monde, avait beaucoup pensé l'amour parce qu'il était en communion constante avec Dieu :

« *Pour bien comprendre l'amour, il faut avant tout considérer qu'il y a deux mouvements en sens contraire, l'une de concentration et d'attraction par lequel il s'empare de ce qu'il aime, l'autre d'effusion, par lequel il se donne à ce qu'il aime. En un mot, l'amour désire et prend, et l'amour se donne, et pour que l'amour soit parfait, ces deux mouvements doivent être égaux et simultanés et leur résultat et leur but est l'unité.* »

Et poursuivant, selon la méthode analogique, le maître écrivait : « Ces conditions se trouvent parfaitement en Dieu. Le Père désire le Fils en même temps se \ donne, à Lui et de même le Fils désire le Père et) se donne à Lui. Ce don que l'amour fait de lui-même est comme un sacrifice pacifique, pour être parfait il faut qu'il soit absolu, tellement qu'il ne soit point révoqué si le sacrifice de pacifique devient sanglant, et nous voyons que l'amour du Fils pour le Père n'a point reculé devant le sacrifice de la croix. Le résultat de ce double amour du Père et du Fils, personnifié par le Saint-Esprit, est l'unité, comme le dit Jésus-Christ : mon père et moi ne sommes qu'un. Il ne faut pas oublier que l'unité que produit le double amour du Père et du Fils, n'est pas postérieure à cet amour, mais éternelle comme lui. Dieu n'est pas sorti de l'unité pour y rentrer, il y est éternellement et lorsque le Père aime le Fils et le Fils aime le Père, c'est toujours un seul et même Dieu qui s'aime lui-même. »

Mais, à l'égard de l'homme, le fait est différent, Lacuria poursuit : « Dieu s'aime lui-même absolument, cette expression n'a pas en Dieu la même signification que dans l'homme ; dans l'homme, s'aimer soi-même, c'est l'égoïsme qui est haïssable par dessus tout. Pourquoi n'en est-il pas de même en Dieu ? Voici : le vice de l'égoïsme n'est pas l'amour de soi qui est essentiellement inhérent à toute créature vivante, mais c'est l'exclusion volontaire ; l'homme n'est qu'une partie dans le tout qu'on appelle, création, et il le sait. Sans être dans la vérité et la justice, il ne doit s'estimer que dans la proportion où il est avec le tout et ne s'aimer que dans cette même proportion. Or, par l'égoïsme, l'homme, qui n'est qu'une partie, s'aime comme s'il était le tout, c'est pourquoi il blesse souverainement la justice. Il n'en est pas ainsi en Dieu. Dieu en s'aimant absolument lui-même, n'exclut rien, puisqu'il est l'infini qui contient tout. Dieu en s'aimant, aime tout et l'infini qu'il est lui-même et le fini dont il est la cause » (28).

Cette partie et la totalité, évoquées ci-haut, constituent une préoccupation pastorale pour notre saint abbé, à cet égard, il poursuivait : « Le grand problème est d'engager le cœur de l'homme à sortir de lui-même pour se donner tout entier dans l'ordre naturel, ce que nous avons appelé l'amour d'identité est destiné à relâcher le nœud de l'égoïsme. Dieu en séparant l'homme primitif en deux par la formation de la femme, lui \ a créé un besoin impérieux de reconstituer son unité... Celui qui a trouvé ou croit avoir trouvé, dans une créature semblable à lui, le complément de son être, est saisi d'un désir sans borne de ne faire qu'un avec elle, inséparablement, mais cette autre créature étant libre, il sent que l'union ne se réalisera qu'autant qu'elle se donnera elle-même, et, comme il le veut à tout prix, il se décide à se donner lui-même à elle pour l'engager à se donner à lui. C'est un pas décisif hors de l'égoïsme, et le commencement du progrès. Le cœur qui se donne ainsi, sortant de la lumière, semble se doubler. Mais c'est encore peu, ce n'est après tout, comme on l'a dit, qu'un égoïsme à deux. L'amour des enfants, qui n'est qu'un prolongement de l'amour d'identité, vient solliciter le cœur à l'élargir, puis ensuite la famille, la cité, la patrie, l'humanité entière demandent aussi de l'amour, mais la réponse que fait le cœur à ces divers appels est rarement sans réserve ; d'ailleurs la famille, la patrie, l'humanité même ont des bornes. L'agrandissement du cœur s'arrête là forcément : la nature ne peut aller plus loin » (29).

Il y a un ailleurs, un plus outre que Lacuria avait très jeune compris, découvert, c'est la raison de cet isolement qui fut le sien. Dieu permet à l'homme d'élever son amour jusqu'à lui, et c'est là le plus grand commandement, par lequel l'ordre surnaturel se substitue à l'ordre naturel. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur et de tout ton esprit et tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

En aimant tous les êtres comme soi-même, on parvient à aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de tout son esprit, car aimer toutes les créatures, toute la création, c'est refuser le choix d'une partie de cette création et c'est donc communier à l'œuvre totale de Dieu et par ce biais qui est la charité, à Dieu lui-même ! Ne pouvant concevoir dès lors, le principe du choix, c'est-à-dire l'abandon d'une grande partie de la totalité au profit d'un élément du tout, Lacuria, après s'être interrogé ci-haut sur le mariage et ses conséquences les plus élevées, ne

pouvait voir sa pensée déboucher que sur le mystère de la virginité : la Vierge en réalité ne renonce pas à l'amour, elle l'ajourne pour le royaume des cieux. Ceci rejoint le sacrifice et par lui l'élection à laquelle Dieu appelle l'homme ; Lacuria écrira à cet égard, par rapport à ce renoncement et à ses conséquences : « *Si la Vierge savait que son rêve est impossible sur la terre, qu'en cessant de le poursuivre ici-bas elle le retrouvera plus brillant dans le ciel, la virginité ne serait plus de sa part qu'un large calcul. Mais la Vierge qui croit son rêve possible et l'immole à Dieu, a fait un sacrifice plus sublime que celui d'Abraham ; elle réalise la plus haute merveille de l'amour et nulle lumière au ciel ne sera semblable à la blancheur éblouissante du Front des Vierges* » (30).

Lacuria avait précisé à propos du « fini » de l'amour humain, en évoquant les Vierges :

« *Voyant que sur cette terre morte, cette plante merveilleuse de l'amour ne produit que des fleurs qui tombent et des fruits qui se gâtent, elle en conserve la graine précieuse pour la semer dans la terre des vivants, où elle produira des fleurs éternelles et des fruits incorruptibles* » (31).

Pour Lacuria, la rencontre de l'autre et donc de la béatitude dès cette vie terrestre est impossible dans sa totalité sinon dans son principe : « *Le rêve d'amour qui brille subitement dans notre âme comme l'éclair dans la nuit est donc utile et souvent nécessaire pour nous faire entrevoir, selon son degré de lumière, les horizons de l'amour divin que Dieu veut nous faire atteindre ; c'est pourquoi il le laisse éclore, mais s'il s'accomplissait, il deviendrait un obstacle presque invincible à notre destinée surnaturelle ; c'est pourquoi il ne se réalise jamais. Et voici ce qu'il arrive : Comme nous l'avons déjà dit, excepté Dieu qui seul est un, tout être ne peut arriver à sa plénitude que par un être complémentaire qui est une partie intégrante de lui-même. Le retour à l'unité de ces deux moitiés d'être, selon les lois de la nature, doit réaliser la perfection ou le bonheur dont ils sont capables. Si donc une âme rencontrait l'âme qui, seule dans la série des êtres, est son complément, le rêve de l'amour se réaliserait pleinement et avec lui le danger dont nous avons parlé. Mais sur la terre, nul ne rencontre son complément, ou, s'il le rencontre, il est tellement défiguré par la déchéance originelle qu'il est méconnaissable. Lors donc que la fleur d'amour éclôt dans notre âme, nous croyons voir ce complément dont le désir irrésistible est dans notre cœur. Mais c'est une illusion ; souvent celui que nous aimons, par une illusion semblable, croit voir ce complément désiré dans une autre personne, qui à son tour, le voit ailleurs ; et l'amour alors, au lieu d'être le bonheur de l'unité, devient le supplice de la division* » (32).

Ainsi nous revenons — avec ce survol trop rapide - à notre citation première du maître selon laquelle le monde plein de misère et de douleur est un concert de plaintes qui s'élève de la terre.

J'ai voulu seulement évoquer rapidement que la solitude apparente de Lacuria enfermé pour quarante années dans une chambre mansardée n'était qu'apparente parce qu'il était en communion avec tous les hommes par son union « virginale » à Dieu.

A propos de ce décor, de cette claustration volontaire, à côté du témoignage de Péladan, citons cette évocation que nous offre Félix Thiollier de cet univers quotidien, rue Thouin : « *L'abbé était assis près d'une vieille table raccommodée, le mobilier se composait d'un canapé, de commodes et de chaises aux pieds disparates ; un lit étroit était dissimulé par un rideau de serge verte. Des livres et des partitions étaient épars de tous côtés ; on voyait des boîtes aux formes diverses remplies de pinceaux, porte-plumes ou outils de menuisier ; des tableaux offerts par des amis étaient accrochés aux murs ; sur la cheminée une lampe étroite, des bougeoirs, un crucifix, un pot de fleurs d'une ancienne forme ; à côté d'un poêle détraqué étaient des morceaux de fil de fer habilement enchevêtrés et tordus par le maître de céans dans le but de faire griller du pain ou des côtelettes. Un vieux piano carré, presque aphone, occupait une place d'honneur ; pendant toute sa vie, Lacuria exprima le désir d'en posséder un autre ; en attendant, il ne pouvait résister au plaisir de faire la connaissance de tous les instruments d'Erard ou de Pleyel qu'il rencontrait chez des amis et il s'attardait sans s'inquiéter des assistants ; lorsque ceux-ci exprimaient leur étonnement, il répondait :*

« *Le mien est si malade que je me console en fréquentant ses parents mieux portants... S'il fit toujours maigre chère, il trouva le moyen d'être utile >à tous, spécialement à ses voisins ; ainsi il fit l'éducation d'un enfant de son concierge, mena promener régulièrement un aveugle... et ne résistait guère aux invitations d'entendre les opéras de Beethoven, Mozart, Gluck, Weber ou Méhul, ce qui ne l'empêchait pas d'aimer Rossini à cause de son entrain et Boieldieu parce que sa Dame Blanche ne " donnait pas mal à la tête ". Avant la représentation, on se rendait dans un restaurant où l'abbé commandait uniquement des plats aux noms baroques et paraissait tout étonné 'quand le résultat n'était pas en harmonie avec la beauté du nom. Arrivé au théâtre, il s'efforçait de se rendre invisible au fond d'une 'loge, et suivait la musique et la partition, en tournant le dos à la scène, afin de ne pas être distrait » (33).*

Hélas, Lacuria devient aveugle. En 1883, il écrivait à Mme de R... qui habitait Versailles et qu'il avait convertie au catholicisme : « *Je ne peux plus marcher ni supporter les souliers, et dans ces conditions-là, on ne peut aller à Versailles sans avoir un équipage à ses ordres.*

« *Les vieux monuments tombent en ruine ; de même qu'eux je ne suis plus bon à rien. Je ne peux me charger de nouvelles messes ; je suis en retard avec les anciennes et j'ai honte des obligations que j'ai pu accepter et que je ne remplis pas.*

« *Dimanche prochain sera le jour de mes noces d'or, le cinquantième anniversaire de ma première messe. Je vous demande à cette occasion de remercier Dieu de m'avoir accordé si longtemps le pouvoir d'offrir le sacrifice divin et de lui demander^{1*} de me pardonner les innombrables défauts que la misère humaine introduit dans ces sublimes fonctions dont les anges eux-mêmes ne sont pas dignes.*

« *Je pense que le diable ne m'empêchera pas*, toujours d'accomplir ce désiré voyage de Versailles et que dans le courant de la soi-disant belle saison, je trouverai un jeudi où tous tes obstacles auront disparu ou du moins pourront être surmontés. Je serai heureux de retrouver une de ces longues causeries si rares en ce monde où l'harmonie des âmes fait un concert ravissant. Mille amitiés à vous d'abord ; saluez aussi de ma part les beaux arbres de votre parc qui racontent à leur manière la gloire de Dieu, mais que je ne peux plus admirer en ce monde.*

Votre vieil ami.

Lacuria » (34)

Si Lacuria n'a pu voir extérieurement le monde durant les dernières années de sa vie, il le perçut toujours avec son cœur, avec son âme, avec cette intelligence qui est la foi, et qu'il exprimait. Cette clarté, dans ce dialogue, quand Peladan ébloui, demandait ébahi au maître, lui qui était aussi un maître, d'où lui venait son verbe : « *Oserai-je vous demander d'où vous viennent ces clartés, car j'ai le respect de vos paroles ?*

« *– D'où vient la clarté ? Du soleil, c'est-à-dire de l'astre que Dieu a destiné à cet office, ou d'une lampe que l'ingéniosité de l'homme a inventée ? . "*

« *Les clartés spirituelles sont le fruit de l'illumination et de l'application, à la fois. Moi qui ne peut rien attendre du monde extérieur, je reçois ma substance du monde intérieur, et si je ne vois presque plus les formes, je perçois d'autres aspects de l'être » (35).*

Lacuria n'aurait pas quitté la rue Thouin, s'il n'était devenu aveugle. Une maladie servit de prétexte pour emmener Lacuria dans une maison de santé. Après sa guérison, ses amis le conduisirent à Oullins, son ancienne et chère résidence et l'abbé Lacuria s'éteignit le 3 mars 1890 dans ce collège qu'il avait fondé.

Quel souvenir reste-t-il de lui ? Aucun ! Sur la plaque de marbre où se trouvent gravés les noms de tous ceux qui furent inhumés dans la chapelle du collège, à gauche du chevet de la chapelle, si je me souviens bien, son nom ne figure pas, son nom fut oublié ou omis volontairement. Quand j'interrogeais le R. P. Catherine qui participe à la direction actuelle du collège, il m'adressa au président de l'Association des anciens élèves de cette école Saint-Thomas d'Aquin. A mes questions, la réponse vint :

« Le 20 mai 1975

Monsieur,

« J'ai bien reçu votre lettre du 29 avril et vous prie de bien vouloir excuser le très important retard que j'apporte à répondre à votre intéressante précision, qui nous permettra peut-être d'identifier le cercueil excédentaire dans la chapelle de l'école Saint-Thomas d'Aquin.

« En effet, ainsi que le H. P. Catherine, Op., a pu vous le dire, la congrégation dominicaine de Saint-Thomas d'Aquin ne sait pas, depuis déjà pas mal de temps quelle est l'identité du défunt contenu dans ce cercueil... » (36).

L'état civil montre le décès du maître à l'école Saint-Thomas d'Aquin, mais aucune des paroisses de Lyon ni d'Oullins ne possèdent dans leurs registres, trace d'une quelconque cérémonie religieuse à cette occasion, et devant l'attestation des témoins de l'époque, Joseph Serre, Félix Thiollier qui furent ses amis, il est très certain que Lacuria fut inhumé dans la crypte de la chapelle. Alors ! Pourquoi ce silence ?

Chassé d'Oullins, celui qui fut un apôtre et un saint, devait connaître cette injustice des hommes qu'est la conspiration du silence, récompense que l'on décerne à ceux qui ne sont pas de ce monde. Ceux qui ont pour vocation d'être des messagers de la Parole divine, parce qu'ils sont souvent des pèlerins, Dieu ne leur destine pas toujours un lieu pour que l'on y accomplisse des pèlerinages. Où se trouvent les martyrs de la foi ? Quand parfois on le présume, leur a-t-on toujours apposé une plaque ?

[la version première de cette introduction, remaniée partiellement à l'occasion de cette édition de ces deux contes publiés déjà une fois, comportait une seconde partie sur l'aspect de la pensée religieuse du dernier membre de l'Ecole Mystique de Lyon : « *Connaissance et Inconnaissance de Dieu chez LACURIA* ». Il ne nous a pas semblé utile et afin aussi de ne pas offrir une introduction trop longue à cette nouvelle édition des Contes, d'ajouter cette autre étude.

Nous remercions notre ami Willy d'avoir bien voulu et placer sur son site cette partie déjà de l'œuvre de LACURIA, et de surcroît reprenant la première version par nous scannée de notre présentation d'alors, l'avoir transformée en mode Word, de telle sorte que nous puissions faire quelques correction, travail de bénédictin dont nous le remercions.]

Jean-Pierre BONNEROT,

Président de la Société Paul François Gaspard Lacuria.

NOTES

(1) Article de Josephin PELADAN, Prédiction de l'abbé Lacuria : un feuillet avec pour seule identification du document : « leCri de Londres », s.l.n.d., Bibliothèque de l'Arsenal à Paris,

manuscrit 13383, reproduit pour la première fois in *Revue des études péladanes*, n° 3, décembre 1975, pp. 10 à 15. Cette revue est l'organe officiel de la Société J. Péladan ,

(2) D'après mon enquête menée à Lyon, en compagnie de M. René Clairand, dont je le remercie pour son aide précieuse, l'Indicateur lyonnais de 1827 indique l'emplacement cité comme étant le numéro 4, place d'Albion. En 1838, Lacuria est déclaré rentier au numéro 5. Il apparaît sur les Recensements fiscaux de 1851, que le numéro 3 devient le numéro 13. Hélas, cette enquête ne peut être plus complète.

- (3) Sur Jan-Louis et Louis Clément, voir : Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de France lyonnais, par Maurice AUDIN et Eugène VIAL, t. I, A à L, Paris, 1918, p. 470. On consultera en outre le Registre d'inscription pour l'Ecole royale de dessin des Beaux-Arts, commencé le 3 novembre 1828, f° 21, n° 205, et f° 48, n° 477. Je remercie l'Ecole des Beaux-Arts de Lyon de m'avoir laissé consulter et transcrire le contenu des parties m'intéressant de ses registres. Les dossiers parisiens n'ont pas encore été consultés. On lira avec intérêt deux articles : « Elisabeth Hardouin-Fugier, spécialiste de Janmot et professeur à l'université de Provence et de Lyon III », « Jean-Louis Lacuria, élève d'Ingres, ami d'Hippolyte Flandrin », in Bulletin du Musée Ingres, n° 40, décembre 1976, pp. 9 à 20. En outre, concernant le décès de Jean-Louis, l'Echo de Fourvière, 21 novembre 1868, je remercie les Archives municipales de Lyon de m'avoir communiqué cet article et laissé photocopier tous les documents dont j'avais besoin. Enfin, je tiens à remercier mon ami René Clairand de l'aide précieuse qu'il m'a apportée dans mes divers voyages lyonnais et particulièrement aux Archives municipales pour la consultation des actes d'état civil de la famille Lacuria et de l'établissement par ses soins, de l'arbre généalogique.
- (4) En dépit de mes recherches, je n'ai pu retrouver trace d'un quelconque élément sur cette période de la vie de Lacuria. Le petit séminaire n'existe plus. Personne ne sait ce que sont devenues les archives. Cet emplacement est aujourd'hui celui d'une école.
- (5) Un philosophe lyonnais : Lacuria. Discours de réception prononcé dans la séance publique du 21 avril 1931 par M. Joseph Serre, in Mémoires de l'Académie, t. XXI, 1933, pp. 101 à 130. Je remercie M. Wasmer, bibliothécaire de l'Académie, de m'avoir fourni photocopie de ce discours et le texte de l'éloge funèbre prononcé aux funérailles de M. J. Serre, le vendredi 13 août 1937, par M. Joseph Bûche, secrétaire général de l'Académie, in Mémoires de l'Académie, t. XXIII, 1939, pp. 105 à 110.
- (6) Je remercie M. le chanoine Jomand, des précisions diverses qu'il a bien voulu m'apporter, en qualité d'archiviste du diocèse de Lyon, et de la photocopie des divers textes des registres, qui pouvaient m'intéresser, et qu'il a bien voulu réaliser auprès du grand séminaire de Lyon.
- (7) Je remercie le général Porret, chef du service historique du ministère de la Défense, de sa lettre du 1^{er} avril 1977, n° réponse à ma demande d'information. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier encore aux Archives du service historique de l'Armée, si les journaux militaires des années 1824 et postérieures, signalent une exemption ou une dispense de service de deux années, en ce qui concerne Lacuria, si toutefois cette période correspond à un appel au service national.
- (8) Je renvoie le lecteur intéressé à la collection de la Revue des études péladanes déjà citée, où dans le cadre de chaque numéro a été publiée une lettre inédite de Lamennais, Lacordaire, Montalembert, à Lacuria, ainsi que d'autres textes ou études sur les rapports de Lacuria avec le mouvement catholique libéral.
- (9) Lettre inédite publiée et commentée pour la première fois par nos soins in Revue des études péladanes, op. cit., n° 2, septembre 1975, pp. 13 à 16. Bibliothèque de la ville de Lyon, fonds ancien, manuscrit 5794.
- (10) Une brochure : A la mémoire de l'abbé Chainé, l'un des trois fondateurs du collège d'Oullins, Lyon, Salut public, éd. 1893, seconde édition 1894.
- (11) Jean COMBY. l'Evangile au confluent, dix-huit siècles de christianisme à Lyon, Lyon, éditions du Chalet, 1977, pp. 129 à 165.
- (12) Préface de Félix Thiollier aux Dernières confidences du génie de Beethoven, par l'abbé LACURIA, Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1902, pp. 6 et 7.
- (13) R. P. J.-A. GIRARD, op., le R. P. Captier et les martyrs d'Arcueil, Spes éd., Paris, 1955, p. 33.

(14) Paul LACURIA, *Contes*, publiés par Félix Thiollier et illustrés par Emma Thiollier, avec un croquis de Janmot. Préface de Joseph Serre, p. 7. Il semble que cet ouvrage ait été hors commerce. Je remercie M. Maurice Thiollier-Bonfort de la gentillesse avec laquelle il a bien voulu m'offrir cette publication. Il s'agit de deux contes de Lacuria : l'Ile de la vérité et la Clé de diamant dont Lacuria donna les manuscrits à Félix Thiollier.

Deux autres contes sont encore inédits. Une nouvelle édition comprenant les quatre contes est envisagée pour un avenir très proche.

(15) Ibid., p. 9.

(16) Ibid., p. 46.

(17) Ibid., pp. 108 et 109.

(18) J. SERRE, *Discours de réception*, op. cit., p. 106.

(19) *Les Dernières Confidences...*, op. cit., préface déjà citée, pp. 8 et 9.

(20) R. P. B. CHOCARNE, le R. P. Lacordaire de l'ordre des Frères prêcheurs, 6^e édition, t. II, pp. 239 et 240. Paris, Librairie Poussielgue frères, 1880.

(21) Ibid., p. 241 ou R. P. Lacordaire : correspondance avec Madame Swetchine, lettre d'Oullins, 24 juillet 1852. (Cette correspondance a fait l'objet d'une édition.)

(22) *Les Dernières Confidences*, op. cit., préface, op. cit., p. 10.

(23) *Trois études : un penseur lyonnais - un grand mystique - un pythagore français - Lacuria*, par Joseph SERRE, Paris, Henri Falque et Lyon Paul Phily, éditeurs, un livret s. d., p. 7, et Raymond CHRISTOFLOUR, *Prophètes du XIX^e siècle*, la Colombe éd, Paris, 1954, chap. 3 : « Lacuria, prophète de l'harmonie », p. 66, note 2.

(24) J. SERRE, *Trois Etudes*, op. cit., p. 7.

(25) *Les Dernières Confidences...*, op. cit., préface, op. cit., p. 11.

(26) Pour le changement du nom de la rue : Bibliothèque historique de la ville de Paris, voir plan entre Vasserot et Jacambet, ainsi que Edmond LERCY, *les Anciens Numérotages de Paris et Versailles*, Paris, 1919 ; et BRONTEAU, *Numérotage des rues de Paris*.

Je remercie les bibliothécaires de l'aide précieuse apportée à mes recherches sur l'emplacement actuel des deux maisons parisiennes de Lacuria.

(27) J. SERRE, *Discours...*, op. cit., p. 105.

(28) LACURIA, *les Harmonies...*, éd. Philipon Chacornac Editeur, Paris, 1899, t. II, pp. 253 et 254. Je mets en garde le lecteur et le chercheur contre cette édition qui, si elle est « nouvelle », l'est le plus souvent par la plume de Philipon et non par les remaniements inédits de Lacuria. Je n'ai pas ici utilisé la leçon des manuscrits inédits en vue d'une édition critique et définitive, projet que j'espère réaliser lors de la prochaine édition des Harmonies.

(29) Ibid., pp. 257 et 258.

(30) Ibid. p. 246. .

(31) Ibid., p. 244.

(32) Ibid., pp. 241 et 242.

(33) *Les Dernières Confidences...*, op. cit., préface, op. cit., pp. 12 et 15.

(34) Ibid., p. 18.

(35) J. PELADAN, *Prédiction de l'abbé Lacuria*, op. cit., p. 14.

(36) Je remercie M. Gérard Grégoire de sa lettre-réponse en date du 20 mai 1975.